

— Le grand frère Paul vous adore ?

— Oui. Il n'a que mère et moi sur terre.

— Alors ?....

— Je ne sais trop. Mère a toujours les yeux rougis par des larmes que je ne vois jamais couler. Paul est taciturne, occupé, préoccupé, on ne le voit guère. Je n'y comprends rien. Je saurai pourtant, il faut que je sache.

— En attendant, Solanges, dites pieusement votre chapelet et allez vous coucher. Bonsoir !

— Un instant... quelle toilette mettez-vous demain, ma chère ?

— Ma robe de faille rose, mon chapeau de tulle noir.... non pas de noir, c'est trop.... couvent, mon chapeau blanc.

— Très bien vous serez ravissante dans un rose, mon amie. Bonsoir.

— Bonsoir.

— Comme vous faites gracieusement la révérence !

— Oh ! vous êtes trop aimable !..... Rebonsoir.

Deuxième samedi. — Il est minuit. Solanges en costume de nuit, une bougie à la main, pâle, défaite et tremblante devant son miroir.

— Ah ! ma pauvre Solanges !.... Ma pauvre Mère !... Mon pauvre Paul !....

Ce que j'ai vu il y a un instant.... mon frère, mon cher beau grand Paul, mon second père, l'orgueil de ma vie. Lui si fier pourtant je l'ai vu écroulé dans un fauteuil du salon, ivre.... les bras ballants, la lèvre pendante, les yeux hagards, son habit couvert de poussière et de boue, sa cravate dénouée, son plastron taché de vin. Ce bruit que j'avais entendu, c'était lui que des amis ramenaient et laissaient tomber aux pieds de ma mère, comme une loque méprisable, ces éclats de rire, ces jurons vulgaires, ces menaces qu'entre-coupaient des sanglots, c'était de la bouche de Paul que tout cela sortait.... c'était ma mère qui pleurait. Oh ! j'ai cru mourir !... Jamais je ne vivrai de minute plus angoissante que celle-ci.

Je comprends maintenant, je comprends tout ! Solanges, à genoux, ma pauvre enfant. Il faut que tu relèves ces deux ruines : Le bonheur de ta mère, l'honneur de ton frère.